

acteurs politiques, mais aussi ceux de l'industrie du taxi, qu'ils soient propriétaires d'entreprises ou chauffeurs indépendants.

De plus en plus isolés les uns des autres et méfiants face aux autorités, les chauffeurs canaliseront une partie de leur mécontentement dans le Mouvement de libération du taxi (MLT) à la fin des années 1960. Leur frustration croissante, la radicalisation de leurs positions et de leurs moyens d'action sont mis en lumière par l'affrontement violent qui les oppose à la compagnie Murray Hill. C'est dans le sillage de cet affrontement que le gouvernement québécois tâche, comme l'explique Warren, de « provincialiser l'anarchie » dans les années 1970, avec un succès très relatif. Au cours des dernières décennies du XX^e siècle, le déclin de cette industrie se poursuit, nourrissant des tensions qui prennent différentes formes, particulièrement le racisme des propriétaires d'entreprises, des chauffeurs et d'une bonne partie de la clientèle vis-à-vis de l'augmentation rapide de la proportion de chauffeurs issus des minorités visibles, et notamment de la communauté haïtienne. À la toute fin du XX^e siècle, des efforts sont faits pour revenir à une certaine professionnalisation du secteur, mais, à l'aube du XXI^e siècle, la « restructuration néolibérale » marquée par l'émergence d'UberX renvoie brutalement le monde du taxi à la précarité qui a marqué la plus grande partie de son histoire.

On l'aura compris, le portrait de l'industrie du taxi à Montréal que propose Warren est plutôt sombre, mais le principal objectif de l'ouvrage est justement de la doter d'une meilleure mémoire afin de l'aider à mieux comprendre les racines des problèmes récurrents auxquels elle est confrontée et, il faut l'espérer, l'aider à identifier des pistes de solutions qui pourront lui donner une certaine pérennité à l'ère de l'ubérisation de secteurs entiers de l'économie. Comme le démontre bien cet ouvrage, l'étude de l'industrie du taxi constitue « un formidable révélateur de société » (p. 7).

Harold Bérubé
Université de Sherbrooke

CARAYON, Céline – *Eloquence Embodied: Nonverbal Communication among French and Indigenous Peoples in the Americas*. Williamsburg et Chapel Hill, Omohundro Institute of Early American History and Culture, University of North Carolina Press, 2019, 472 p.

Quelle part les techniques corporelles d'éloquence et la communication non verbale — faite de signes, de gestes, d'attitudes et de mouvements du corps — ont-elles joué dans l'interaction coloniale entre Amérindiens et Européens? Le livre de Céline Carayon, professeure adjointe à l'Université Salisbury en Virginie, explore cette question très originale en prenant pour objet les implantations françaises en Amérique, du littoral brésilien à la Nouvelle-France en passant par les Antilles et la Floride, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Le propos est dense, les cadres géographiques et culturels convoqués amples. Un appareil de notes souvent

copieuses en références bibliographiques — quoique précises et précieuses — et en apartés critiques ramifient d'autant une lecture que les chapitres, guidés par une progression chronologique, ne parviennent pas toujours à canaliser. L'auteure n'en offre pas moins un travail extrêmement riche en perspectives, écrit avec beaucoup de clarté et un sens indéniable de la synthèse des débats ou des problématiques complexes au croisement desquelles son objet de recherche s'insère.

Le livre poursuit des discussions suscitées en histoire sur la place de la « maîtrise de la communication » pour expliquer la domination coloniale européenne en Amérique — débats largement polarisés par la question de l'écriture, opposée à l'oralité. Échappant aux termes de cette opposition artificielle pour comprendre les termes du contact culturel, l'auteure part du constat que, même orale, la communication ne saurait être pensée comme simple ou univoque, en tout cas comme un phénomène purement linguistique. En proposant d'analyser les deux premiers siècles du projet colonial français en Amérique sous l'angle d'une communication gestuelle, elle nous convie à une triple réévaluation : d'abord, à douter que la maîtrise d'une langue commune, l'accès à une traduction fidèle, constitueraient les critères absolus pour estimer la qualité de la communication dans le contexte colonial américain ; ensuite, elle montre combien la communication corporelle ou gesticulée, loin d'avoir été une alternative chaque fois improvisée et toujours frustrante, au contraire a pu s'établir de façon satisfaisante et s'appuyer, de part et d'autre, sur de solides cultures expressives, utilisant des modalités plus riches que la focalisation habituelle sur la seule parole ne le laisserait penser ; enfin, elle nous convainc que l'histoire des relations entre Français et Amérindiens, du XVI^e au XVIII^e siècle, n'a pas été ce processus linéaire de dégradation des relations, à mesure que la communication devenait plus efficace et sophistiquée et que l'incompréhension bienveillante cédait sa place à une inimitié justement informée. Défiance et confiance étaient, dès le départ, les données étroitement liées d'une reconnaissance d'un exercice d'intercompréhension de plein droit, passant par le langage du corps et les gestes. C'est l'un des grands mérites de ce travail que d'attirer l'attention sur la confiance résolue et constante que les Français — marins, missionnaires ou administrateurs — semblent avoir eu, d'un bout à l'autre de l'empire atlantique, dans leur capacité à décoder le langage des corps, en dépit des barrières linguistiques.

Pour faire cela, l'auteure s'appuie principalement sur des relations de voyage et des textes publiés portant le témoignage d'observateurs contemporains. Les sources missionnaires, au premier rang desquelles figurent les sources jésuites de la Nouvelle-France, sont amplement mobilisées, comme le sont des textes du XVI^e siècle, souvent examinés sans cette attention ethnographique, des relations de Jacques Cartier ou Marc Lescarbot, aux témoignages sur l'éphémère Floride française de Jacques Le Moyne de Morgues, René de Laudonnière ou Nicolas Le Challeux. Vaut en particulier d'être souligné le parti-pris méthodologique de l'auteure d'accorder à toutes ces sources la capacité de nous informer sur des épistémologies amérindiennes, d'y recouvrer la trace même déformée de voix autochtones. En cela aussi, ce travail s'inscrit dans un courant actuel de recherches en histoire de l'Amérique du Nord qui infléchit des décennies de perspectives plus

sceptiques quant à notre capacité à mobiliser les sources européennes et les archives coloniales autrement que pour y déconstruire les imaginations littéraires de leurs auteurs et des sociétés dont ils étaient issus. L'attention prêtée à ce que les sources écrites françaises de l'époque enregistrent de la communication gestuelle ne signifie pas pour autant une confiance naïve dans leurs témoignages. Il s'agit plutôt d'un retour à la confiance dans la méthode critique de lecture croisée de l'historien. Le tableau des témoignages fragmentés, explicites ou implicites, qu'elle assemble et confronte, produit de nouvelles perspectives sur la transformation des conceptions françaises sur les Amérindiens, fait surgir un aspect peu étudié des épistémologies amérindiennes et enrichit notre compréhension du contexte entourant la production de ces sources, tout à la fois.

Restituant à l'espace impérial français sa dimension transcontinentale en Amérique, le livre ne propose pas pour autant en miroir un discours sur l'éloquence corporelle amérindienne qui en écraserait ethnologiquement les variations et chronologiquement les transformations. Après une longue introduction, qui pose de façon très éclairante l'ensemble des problèmes, la méthode et les situe dans l'espace historiographique contemporain, l'auteure procède en trois parties. Dans la première (chapitres 1 et 2), elle établit indéniablement la place du phénomène pour la période s'étalant du XVI^e au XVIII^e siècle. L'auteure met en évidence l'intensité de l'engagement franco-amérindien dans cette communication non verbale et la complexité propre à ces systèmes de signes ; elle explore leur ancrage dans des conceptions culturelles — quant au langage, aux langues et à la transparence émotionnelle des signes corporels — et dans des pratiques précises, de l'art oratoire au commerce intertribal, en passant par la diplomatie et le théâtre. La seconde partie traite du processus de communication et de la perception de celui-ci par les agents. D'abord (chapitre 3), l'auteure s'intéresse à l'attitude des Français en matière de communication avec les Amérindiens — en particulier la confiance dont ils ont témoigné quant à leur maîtrise dans ce domaine — et centre son examen sur le riche corpus de textes du XVI^e siècle. Le chapitre suivant (chapitre 4), ainsi que les deux qui composent la troisième partie sont davantage resserrés sur le XVII^e siècle. À partir de là, les sources témoignent plus fréquemment d'une tension, paradoxalement induite par le crédit que les Français donnent à la communication gestuelle. L'auteure analyse avec beaucoup de finesse le thème de la défiance, le développement du motif de la duplicité, attitude que les Français prêtent volontiers aux Amérindiens lesquels feraient rarement ce qu'ils disent, et l'absence d'attitude critique quant à leurs propres limites dans l'exercice d'une communication maîtrisée. L'auteure explore ensuite (chapitre 5) la place de ces techniques du corps dans les univers amérindiens. S'inscrivant davantage dans un champ de recherche développé, elle discute l'influence que ces techniques oratoires ont eu sur les pratiques linguistiques ou catéchétiques des missionnaires, notamment en Nouvelle-France. Le dernier chapitre (chapitre 6) développe une perspective stimulante sur les pratiques diplomatiques en Nouvelle-France et sur l'imitation, l'accommodement et le métissage culturel — au cœur de débats encore vifs entre historiens de l'Amérique du Nord coloniale. La conclusion offre moins une synthèse d'un propos qui a convaincu le lecteur du rôle joué par la communication gestuelle

dans ces deux siècles d'expérimentations coloniales françaises en Amérique, qu'une ouverture comparative. L'auteure y esquisse un tableau sommaire des lignes de divergence sous le rapport de l'éloquence corporelle entre les colonies françaises, britanniques et néerlandaises.

À ce titre, *Eloquence Embodied* constitue une contribution remarquable à la vieille question de la spécificité du projet colonial français en Amérique. En mettant les corps communicant au centre du débat sur l'interaction coloniale — entre rencontre paisible et affronts incommensurables —, le livre oblige les historiens à se méfier de leur tropisme linguistique et à se pencher sur la dimension pragmatique, contextuelle et multidimensionnelle de toute communication. Les termes du débat et les critères pour en décider deviennent à la fois plus spécifiques et plus riches. On peut enfin se demander si l'enquête ne trouverait pas utilement à se prolonger en direction d'une histoire de l'art. La question générale des images ou de la traduction de certains problèmes, admirablement soulevés, dans les cultures figuratives européennes est presque entièrement absente. En écrivant cela, nous voudrions surtout pointer le type de curiosités que suscite ce livre passionnant.

Benjamin Balloy

Musée du quai Branly – J. Chirac / Mondes Américains (CENA)

ROBINSON, Daniel J. – *Cigarette Nation: Business, Health, and Canadian Smokers, 1930–1975*. Montréal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2021. 352 p.

At my high school in the 1980s, very few friends of mine smoked. The smokers were headbangers or preppies, not the International Baccalaureate (IB) students like me. It was a sign of the divide that was emerging between smokers and non-smokers, as the dangers of smoking had become undeniable. I only learned about the pleasures of smoking when I did the Explore Program, spending a summer in Jonquière, Quebec, to improve my French. The Montréal students I hung around with introduced me to the camaraderie of sharing cigarettes and the break in the day that they provided. I never became a smoker, but I came to understand Richard Klein's beautiful lament for tobacco, *Cigarettes are sublime* (1993).

Cigarette Nation is an outstanding new addition to the scholarship on smoking in Canada, an excellent complement to Jarrett Rudy's *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity* (2005) and Sharon Anne Cook's *Sex, Lies, and Cigarettes: Canadian Women, Smoking and Visual Culture, 1880–2000* (2002). In *Cigarette Nation*, Daniel Robinson explores the pleasures of smoking for workers, women, and soldiers in the golden age of smoking while paying attention to the medical science that was revealing the links between smoking, lung cancer, heart disease, and lessened life expectancy. As a historian of marketing, he spends much of the second half of the book examining how tobacco companies responded to the medical research with new products that purported to make smoking safer, such as